

A ne pas rater: la parole peinture de Richard Mill

par Louis-Guy LEMIEUX

Richard Mill est l'artiste qui a fait le plus parlé de lui cette saison à Québec. A la fin de 1978, il a exposé coup sur coup à Montréal, au Musée d'art contemporain, et à Québec, au Musée du Québec et à la galerie Jolliet. Jusqu'à la fin du mois, il revient à la galerie Jolliet avec 10 de ses plus récentes toiles.

A 29 ans, il est déjà haut coté à la bourse de la peinture (jusqu'à \$3,000 pour une toile de 90 par 90 pouces). Malgré tout, le directeur de la galerie Jolliet, (Mill y expose régulièrement depuis 1970) Michel Giroux, déclare que l'artiste a des amateurs passionnés et qu'il vend presque toutes ses toiles à chaque exposition. (Mill fait partie des collections de: l'université Laval, Conseil des arts du Canada, ministère des Affaires extérieures, Musée du Québec, Musée d'art contemporain, Télé-Globe, et Lavalin Inc.)

La peinture de Richard Mill est non pas hermétique mais difficile d'accès. D'autant plus qu'il conteste par son art même les codes traditionnels de la communication, que le langage de cette communication soit verbal ou pictural. Il confiait à Mme Ginette Massé, conservateur de l'art contemporain au Musée du Québec, à l'occasion de son exposition en septembre-octobre 1978: "Selon moi, l'homme vit actuellement une nouvelle étape de son évolution. Les structures, les systèmes qui nous régissent ne sont pas adéquats. Pas plus que le vocabulaire que nous utilisons."

Il me disait cette semaine: "Ma pensée est non verbale. Si je fais de la peinture, je fais la gageure de dire ce que je veux dire autrement qu'avec des mots. J'évolue sans me rabattre sur des idées préconçues et à partir d'un langage établi."

Dans le catalogue de son exposition au Musée du Québec, il écrit: "Je pose la possibilité d'une pensée non verbale qui est propre à chaque activité qu'on fait (sic), et qui est le fait de moments de jouissance... Quand on fait quelque chose à blanc, on ne pense pas. Il faut faire confiance à notre cerveau qui est en train d'échapper à (sic) cette police qu'est la pensée verbale. Car la langue nous impose une façon de penser tautologique (relatif à la tautologie, voir pléonasme). On pense avec les schèmes de pensée qui nous ont été donnés par la langue qu'on utilise (sic): on pense en français. Il faut s'habituer à penser en peinture. Si je suis peintre avec cette perspective, c'est que je pose la peinture comme mode de pensée autonome, c'est un mode direct, intime, intransitif". (Intransitif: se dit des verbes qui expriment un état ou une action ne passant pas du sujet sur un complément d'objet, comme paraître, devenir, diner, dormir, etc. En passant, peindre est un verbe transitif). A la fin du catalogue de cette exposition, il remercie Jocelyne Allouche et Lise Bégin, qui l'ont aidé à "faire ces textes".

Sans vouloir entrer dans la pensée verbale abhorrée, Richard Mill m'a précisé cette semaine qu'il "travaillait sur l'espace et que les éléments qui interviennent étudient les différents espaces picturaux." "Je reviens, dit-il, avec des éléments graphiques qui modifient le champ que précise la profondeur du tableau..."

Richard Mill a étudié son art deux ans à l'école des Beaux-Arts de Québec, et un an à l'université Laval. Il n'a jamais été en Europe, ni mis les pieds aux Etats-Unis, du moins pas pour y étudier. Il dit qu'il n'en voit pas la nécessité. Il enseigne l'art à l'université Laval depuis 1973.

Une exposition à ne pas manquer!

